

## INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 2 heures du soir; 46, Rue Maciel.  
De 3 à 9 heures du soir rue Uruguay 26.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 230.  
Impresso en los talleres de la imp. LATINA.

# COURRIER FRANCO-ORIENTAL

## JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Baron Dubard — Rédaction et Administration: rue URUGUAY 26.

## Le silence des Pierres

Paris, 10 octobre 1898.

C'est toujours, plus ou moins, à ce-  
lui des tombeaux que ressemble le si-  
lence des pierres.

Telle était mon impression, hier, en  
parcourant, au hasard de mes cour-  
ses à travers la ville, ces régions de  
Paris où la grève a vidé les ateliers  
de construction, sur ces deux rives du  
fleuve, où les travaux de l'Exposition  
universelle sont interrompus, où les  
ruines de la cour des comptes n'ont  
disparu que pour faire place à un dé-  
serti, où la silhouette du pont Alexan-  
dre III, avec son armature provisoire  
de fer, semble un squelette dont l'âme  
est déjà partie.

Je ne chercherai pas à qui incom-  
bent les responsabilités de ce spec-  
tacle attristant; ce sont là problèmes  
plus hauts que ceux où mon esprit s'  
exerce d'ordinaire et je n'y saurais  
être impartial en mes jugements, mon  
inguérissable sympathie, en dehors  
de toute idée de justice, étant toujours  
pour ceux qui semblent souffrir davan-  
tage. Nous autres, poètes, c'est notre  
état d'avoir plus de pitié que de bon  
sens. Mais j'en veux dire la métamor-  
phie et ce qu'il m'a laissé, dans l'âme,  
d'inquietude et d'assombris.

Oh! ce silence, ce silence troublé  
seulement quelques fois par les pas des  
chevaux quand une compagnie de  
soldats passe le long des palissades  
desertes, braves gens qui, eux aussi,  
semblent tristes de leur devoir et qui  
en aimerait mieux un autre... là-  
bas! Ce silence et ce vide-là où l'acti-  
vité humaine avait accumulé tous les  
matériaux d'un long et sonore et tu-  
multueux travail! Je regarde à travers  
les pluches. Dans une poussière  
blanche que plus rien ne soulève, en  
lumières vivantes, les grands blocs de  
granit, aux formes seulement ébauchées,  
gisent à terre ou sont debout,  
comme les antiques dolmens.

Ces fantômes de pierre semblent  
éssuer entre eux et je cherche à devi-  
ner leur mutet langage. Pourquoi les  
avoir arrachés aux flancs des roches  
maternelles avec des outils laissant,  
après eux, des rouilles de sang? Pour-  
quoi les avoir amenées de si loin, dans  
un tel fracas de chariots? Quand les  
hommes se taient, les choses parlent  
pour ceux qui écoutent bien.

Celles-ci disent tout bas le problème  
éternel et farouche de l'homme violent  
sans trêve: la Nature maternelle et lui  
arrachant tout ce qui, ça et là, fait sa  
mystérieuse beauté, saccageant les  
paysages, éventrant les monts majes-  
teux, décourrouant ou rasant les forêts  
profondes, détournant le beau caprice  
des fleuves au gré des sacrifices  
fantaisies, et trouvant l'absolution de  
ce crime sans fin dans les seules mer-  
veilles qu'enfante son génie.

Mais où ces merveilles défaillent ou  
s'arrêtent, l'horreur de cette tyrannie  
se révèle tout entière, et l'humanité n'apparaît plus que comme l'inutile et  
secularisé brouilleur de tout ce qui  
existe autour d'elle.

Oui, lamentables, lamentables vrai-  
ment à voir ces amas de décombres  
avant la lettre, ces ruines fausses de  
palais démués seulement à l'état de  
réves, ces morceaux d'ébauche que la  
pensée créatrice semble avoir aban-  
donnés.

Dieu merci, cette vision pénible n'  
est pas pour durer, je l'espère. Que  
la sagesse souffle d'ici ou de là, le pa-  
triotisme commun ne saurait man-  
quer de l'inspirer.

Mais, dès ce qu'elle laisse dans les  
yeux, une chose ressort pour l'esprit,  
une leçon salutaire et qui survit aux  
heures mauvaises oubliées

Cette leçon nous dira que le travail  
est vraiment l'âme du monde civilisé,  
qu'il est la loi sacrée de l'être même,  
chez les peuples dignes de vivre. Là  
où se taissent ses bruits augustes, sa  
voix sonore, c'est comme si la respira-  
tion immense de la grande ville s'arrê-  
tait, comme si la mort avait passé sur  
les toits. Et ce soleil à beau darder, à  
pleins rayons, ses dernières joies es-  
tivales, et les nuits, pleines d'étoiles,  
ont beau tendre au-dessus des têtes  
leur manteau d'azur fleurdelisé, rien  
ne dissipe cette impression funèbre.  
Le soleil luit aussi sur les cimetières  
et les astres d'or ont l'air de lampes  
veillant un trépassé.

Oh! la chanson du marteau sur l'  
enclume, le grincement des cordes sur  
la pierre, le gemissement aigu du gra-  
nit sous la scie qui le mord, ces cris  
rythmiques des travailleurs s'achar-  
nant à une même traction où à une  
pensée commune, ceux même de ces  
bruits que nous maudissons quelque-  
fois quand ils nous rendent la médita-  
tion impossible, quel vide ils laissent  
dans l'air quand ils manquent sou-  
dain, quelle tristesse dans le vent qui  
passe!

Quelle angoisse nous prend aux  
moelles quand se fait le grand bous-  
tonnement de la fûche humaine! Et  
c'est tout de suite, sous nos yeux, le  
souvenir des grandes cités mortes, de  
Ninive, de Carthage, de Pompéi dor-  
mant sous son sable de cendre. C'est  
le réveil de l'avenir brutallement dé-  
chié et, ayant l'heure, puisque nulle  
ville, si glorieuse qu'elle soit, n'échappe  
pas au même destin. Mais ne devan-  
çons pas, de grâce, le travail impé-  
rial des siècles. Galdons, au moins, fait que  
nous vivons, les aspects sacrés de la  
vie!

C'est dans l'activité laborieuse et  
féconde de tous que celle-ci nous

apparaît, il heureuse les villes où jamais  
ne s'en relâtent le cou, où jamais ne  
s'en fige l'image en une désastreuse  
immobilité.

Je l'ai cruellement senti, hier, en  
traversant ce Paris où rien ne dit plus  
ce grand effort vers l'œuvre entrepri-  
se, ce Paris qui, comme Lazare, res-  
suscitera, j'imagine, à la première  
pièce remuée de ce tombeau.

Voilà ce que m'a dit le silence des  
pierres.

C'est qu'il faut, dès le matin, à la  
grande ville, la chanson joyeuse du  
travailleur, comme au ciel d'été, dans  
les champs, la chanson joyeuse de l'  
atouette!

ARMAND SILVESTRE.

## LE PARTI

## De l'opposition Intellectuelle Française

(suite)

Que voulaient-ils, ces intellectuels?  
Un examen du bonne foi l'eût vite dé-  
montré. Ils parlaient assez clair pour  
qu'on ne s'y trompât que volontaire-  
ment. En écartant la vénalité, la soif  
de réclame, l'anti-patriotisme, mobili-  
les inacceptables par simple bon sens,  
toutes raisons tournaient de la conduite  
de M. Emile Zola? Il affirmait logique-  
ment, par un acte public, toute la pen-  
sée qui emplit son œuvre, la soif de vé-  
rité et de netteté dans les faits qui est  
le fond de son naturalisme. Cette ar-  
deur tenace et un peu lourde du maté-  
rialisme à servir de près la vérité, cet  
enthousiasme un peu sommaire pour  
les idées générales, il les transportait  
d'abord par le début de l'affaire, pris  
aux entraînes par l'émotion du roman-  
cier, qu'il avouait dans le «Ligaro»,  
il s'exaltait, commençait d'appli-  
quer ses facultés de travail à ce «su-  
jet», puis, par un mouvement d'honnêteté  
sincère et sans subtilité, étudiait l'  
affaire en détail. De se voir couper la  
parole par M. de Rodays et ses action-  
naires, il concevait la résolution de  
mettre en jeu sa propre personnalité,  
son repos, son nom, au bénéfice de la  
vérité logique—et il écrivait sa lettre  
de l'Aurore avec une confiance ex-  
agérée naïve en la loyauté des con-  
tradiateurs. La mise au point d'un fait  
obscur, offensant doublement la nette-  
té et la pitto, c'était toute la volonté  
de M. Zola: il y apporta la simplicité  
fruste qui caractérisait ses ouvrages et  
sa critique; et le trait dominant de tou-  
te sa conduite dans l'affaire, c'est cette  
obstination à suivre une route étroite,  
cette recherche exclusive des preuves  
palpables, ce refus de consi-  
étrer les conséquences adiacentes.

Ces conséquences, un esprit comme  
celui de M. Anatole France, plus clair-  
voyant, plus apte à la profondeur et  
au jeu désintéressé des idées, pou-  
vait les apercevoir. Le mépris imme-  
ns, qui est le fond de son âme rare et  
un peu perverse trouvait ici l'occasion  
de s'affirmer, et c'est peut-être le seul  
dont M. Barrès, en un déplorable ar-  
ticle du «Journal», ait caractérisé finement  
l'attitude morale. Mais que dire  
de l'inconscience qui lui faisait inci-  
minier des hommes comme M. Gabriel  
Monod, dont les déclarations furent  
incontestablement nobles, et pronon-  
cer positivement que les protestataires  
étaient des malfaiteurs publics ou des  
ignards? Cette dernière épithète, ap-  
pliquée à M. Séailles, ou à M. Charles  
Gide, ou à M. Duclaux, ou à M. Ri-  
chard, par M. Barrès dont ils ont au  
moins la valeur, est faite pour stupé-  
fier. Il est difficile de trouver une plus  
pure, une plus haute, une plus grave  
conscience que celle qui inspira la dé-  
position de M. Gabriel Séailles en  
cours d'assises, une sincérité plus gran-  
de que celle M. Grimaux, dénonçant  
les intimidations et les pressions mi-  
nistérielles et payant d'une révocation  
inique son respect du rôle de témoin.  
Il est impossible de prêter une arrié-  
pensée à calcul l'adhésion sponta-  
née de Björnson et de Mark Twain.  
Quels que soient les intérêts et les  
points de vue, il demeurerà incontes-  
table que les demandes d'enquêtes  
d'éclaircissements, de confrontations  
et de publicité ont toujours été faites  
par des défenseurs du traité qui, au  
dire de la presse chauvines et antisé-  
mites, étaient syndiqués en vue d'un  
complot contre l'armée et l'Etat, et  
qui, par conséquent, auraient dû dissi-  
puler beaucoup plus que le gouver-  
nement, fort de la bonté de sa cause.  
Les intellectuels jouèrent le plus franc  
des jeux; les universitaires, les légi-  
sateurs s'en tinrent à protester contre le  
huis-clos et les procédures illégales;  
La jeunesse, composée en grande par-  
tie de peintres et d'écrivains nouveaux,  
tous fidèles aux doctrines libérales,  
d'étudiants libres, de licenciés et d'a-  
grégés respectueux des traditions de  
l'Université, la jeunesse donna à son  
adhésion une signification civique dé-  
passant insinuement le cas Dreyfus: une  
protestation de l'élément civil contre  
l'ingérence militaire abusive, confor-  
me à la tradition et à l'honneur du  
libéralisme français, protestation auto-  
risée par son principe même et par la  
probité de ses signataires, en présence  
du déni juridique le plus formel, voilà  
le fait, voilà la raison d'intervenir des  
intellectuels en dehors de toute politi-  
que.

On s'assure alors que l'agitation ne  
donne plus lieu à aucun dégagement de  
gaz dans les cas contraires, on prolonge encore l'agitation et le contact  
de l'alcool avec le carbure; au besoin,  
on ajoute encore une petite quantité  
de ce dernier, puis on transvase le mé-  
lange dans un appareil distillatoire et  
l'on procède à la séparation de l'alcool  
en mettant à part les premières por-  
tions recueillies; elles renferment en  
dissolution une petite quantité d'acé-  
tylène.

émaient du sang le plus pur de la race;  
ensuite, parce que la nationalité n'a rien  
à voir avec la qualité de sémité ou de  
protestant; les passions religieuses les  
plus basses ont seules pu autoriser les  
injures adressées à M. Scheurer-Kestner  
protestant et Alsacien, ou à M. Mo-  
nod, ou à Dreyfus sémité et Alsacien;

(i) enfin le mouvement en faveur d'une  
révision de procès est tout-à-fait  
propre aux doctrines d'égalisme répu-  
blicain, à la générosité dont la réha-  
bilitation de Calas par Voltaire nous  
enseigne l'exemple imprévisible. Ce  
faisceau de raisons, sentiments d'injusti-  
ce, respect du droit, recherche de la  
vérité, invitation contre des abus de l'  
autorité militaire, antipathie républi-  
caine pour la réapparition de la raison  
d'Etat, défense du prestige civil dans  
son signe essentiel, l'individualisme  
haine des passions religieuses, suffisent  
à expliquer de quel droit les intellectuels  
quittèrent leurs travaux silen-  
cieux et se révélèrent actifs.

Ce qu'a signifié leur intervention au  
point de vue du procès Dreyfus en  
lui-même, on le sait: l'énigmatique  
captif, expiaire de fautes que le destin  
fera peut-être payer à la France  
entière, demeure dans son île, malgré  
le dévouement de sa famille. Il arrivera  
devant l'histoire avec la malédic-  
tion des foules, mais aussi avec le sou-  
tien moral de centaines d'hommes lib-  
res qui engagèrent leur honneur à lui  
garder une possibilité d'innocence, et  
un doute éternel, invincible, subsiste-  
ra de par ces hommes. La vérité, pres-  
sentie par l'élite informée, née au peu-  
ple, tuée ou altérée criminellement, se  
révélera sur une tombe. On saura  
sous doute un jour, par quelle mysté-  
rieuse vengeance du vrai, M. Esterha-  
zy, embrassé par ses chefs, innocent  
de par deux procès, vanté par une presse  
entière, lavé et relavé par tous les  
blanchissements officiels, nanti de toutes  
les apparences réglementaires de l'ho-  
norabilité sociale, reste entouré d'un  
inexplicable mépris que lui garde mé-  
me la foule aveugle, et exhale une  
odeur douteuse sans que nul hésite à  
mesurer sur sa face ce qui distingue  
un innocent d'un accusé!

L'histoire a de ces retours, de ces  
cruautés et de ces justices latentes.  
Quant au résultat général de l'inter-  
vention des intellectuels, il est grand,  
particulier, considérable pour l'avenir:  
son repos, son nom, au bénéfice de la  
vérité logique—et il écrivait sa lettre  
de l'Aurore avec une confiance ex-  
agérée naïve en la loyauté des con-  
tradiateurs. La mise au point d'un fait  
obscur, offensant doublement la nette-  
té et la pitto, c'était toute la volonté  
de M. Zola: il y apporta la simplicité  
fruste qui caractérisait ses ouvrages et  
sa critique; et le trait dominant de tou-  
te sa conduite dans l'affaire, c'est cette  
obstination à suivre une route étroite,  
cette recherche exclusive des preuves  
palpables, ce refus de consi-  
étrer les conséquences adiacentes.

Ces conséquences, un esprit comme  
celui de M. Anatole France, plus clair-  
voyant, plus apte à la profondeur et  
au jeu désintéressé des idées, pou-  
vait les apercevoir. Le mépris imme-  
ns, qui est le fond de son âme rare et  
un peu perverse trouvait ici l'occasion  
de s'affirmer, et c'est peut-être le seul  
dont M. Barrès, en un déplorable ar-  
ticle du «Journal», ait caractérisé finement  
l'attitude morale. Mais que dire  
de l'inconscience qui lui faisait inci-  
minier des hommes comme M. Gabriel  
Monod, dont les déclarations furent  
incontestablement nobles, et pronon-  
cer positivement que les protestataires  
étaient des malfaiteurs publics ou des  
ignards? Cette dernière épithète, ap-  
pliquée à M. Séailles, ou à M. Charles  
Gide, ou à M. Duclaux, ou à M. Ri-  
chard, par M. Barrès dont ils ont au  
moins la valeur, est faite pour stupé-  
fier. Il est difficile de trouver une plus  
pure, une plus haute, une plus grave  
conscience que celle qui inspira la dé-  
position de M. Gabriel Séailles en  
cours d'assises, une sincérité plus gran-  
de que celle M. Grimaux, dénonçant  
les intimidations et les pressions mi-  
nistérielles et payant d'une presse  
chauvines et antisémites, étaient syndiqués en vue d'un  
complot contre l'armée et l'Etat, et  
qui, par conséquent, auraient dû dissi-  
puler beaucoup plus que le gouver-  
nement, fort de la bonté de sa cause.  
Les intellectuels jouèrent le plus franc  
des jeux; les universitaires, les légi-  
sateurs s'en tinrent à protester contre le  
huis-clos et les procédures illégales;  
La jeunesse, composée en grande par-  
tie de peintres et d'écrivains nouveaux,  
tous fidèles aux doctrines libérales,  
d'étudiants libres, de licenciés et d'a-  
grégés respectueux des traditions de  
l'Université, la jeunesse donna à son  
adhésion une signification civique dé-  
passant insinuement le cas Dreyfus: une  
protestation de l'élément civil contre  
l'ingérence militaire abusive, confor-  
me à la tradition et à l'honneur du  
libéralisme français, protestation auto-  
risée par son principe même et par la  
probité de ses signataires, en présence  
du déni juridique le plus formel, voilà  
le fait, voilà la raison d'intervenir des  
intellectuels en dehors de toute politi-  
que.

On s'assure alors que l'agitation ne  
donne plus lieu à aucun dégagement de  
gaz dans les cas contraires, on prolonge encore l'agitation et le contact  
de l'alcool avec le carbure; au besoin,  
on ajoute encore une petite quantité  
de ce dernier, puis on transvase le mé-  
lange dans un appareil distillatoire et  
l'on procède à la séparation de l'alcool  
en mettant à part les premières por-  
tions recueillies; elles renferment en  
dissolution une petite quantité d'acé-  
tylène.

On s'assure alors que l'agitation ne  
donne plus lieu à aucun dégagement de  
gaz dans les cas contraires, on prolonge encore l'agitation et le contact  
de l'alcool avec le carbure; au besoin,  
on ajoute encore une petite quantité  
de ce dernier, puis on transvase le mé-  
lange dans un appareil distillatoire et  
l'on procède à la séparation de l'alcool  
en mettant à part les premières por-  
tions recueillies; elles renferment en  
dissolution une petite quantité d'acé-  
tylène.

On s'assure alors que l'agitation ne  
donne plus lieu à aucun dégagement de  
gaz dans les cas contraires, on prolonge encore l'agitation et le contact  
de l'alcool avec le carbure; au besoin,  
on ajoute encore une petite quantité  
de ce dernier, puis on transvase le mé-  
lange dans un appareil distillatoire et  
l'on procède à la séparation de l'alcool  
en mettant à part les premières por-  
tions recueillies; elles renferment en  
dissolution une petite quantité d'acé-  
tylène.

Il est prudent de conduire loin du  
foyer les premières vapeurs dégagées,  
qui sont constituées par un mélange  
d'alcool et d'acétylène. L'alcool con-  
densé est anhydride, si l'opération a été  
bien faite.

Il est préférable de recueillir tout l'  
alcool dans le même récipient et de l'<br



## LA REPUBLICANA

Gran manufatura á vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —  
JULIO MAILHOSAvenida General Rondeau 334 a 338, Depósito General y Oficinas  
Calle 18 de Julio n.º 47  
MONTEVIDEO

## ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina  
VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

Calle 18 de Julio, esquina Andes - MONTEVIDEO

## NUEVA SIRENA

## DIEZ DIAS DE SALDO

Desde el 4 al 14 de Agosto, podremos en liquidación un magnífico surtido de mercaderías de estación y artículos corrientes, despachados antes de la suba de derechos. No los detallamos por su gran cantidad, pero en nuestras vidrieras están con los precios.

5000 piezas de madras en saldo marcas de la casa, también despachadas antes del cumplimiento de los derechos de aduana.

## CANALE HERMANOS

114 CERRO Y 11 BACACAY

NOTA—La Nueva Sirena es la única tienda al por mayor y menor que tiene casa de compras en París por cuenta propia, la cual gira con la misma razón social que la de esta plaza.

Únicos importadores de los verdaderos guantes Jouvins.

RUE DE PARADIS 50 - PARIS

## GRAN BAZAR ENCICLOPEDICO

CASA INTRODUCTORA Y FABRICA

SE VENDE OR MAYOR Y MENOR --- PRECIO FIJO Y AL CONTADO

Gran depósito de juegos de mesa, juegos de cartas y vinos, juegos de cubiertos, juegos de batalla de cocina, lozas, cristalerías.

## MIL ARTICULOS DE FANTASIA

CALLE MERCEDES, 38a y 38b, ESQUINA FLORIDA, 98, 100 Y 102

## CARLOS SPANGENBERG &amp; C.º

CASA INTRODUCTORA

25 DE MAYO, 381 y 383

MONTEVIDEO

2500 piezas de artículos de Maestranza y Oficina, 1000 para impresión, 1000 para

Imprenta y oficina, artículos, trajes, etc.

Impresión y of